

## Analyses d'ouvrages

**Elisabeth BELMAS et Serenella NONNIS-VIGILANTE**, *Les Relations médecin-malade des temps modernes à l'époque contemporaine*, Presses Universitaires du Septentrion, Villeneuve d'Ascq, 220 pages, 22 euros.

Cet ouvrage relate les conférences présentées lors du colloque de novembre 2010 *Regards croisés sur les relations médecin-malade de la fin du Moyen-Âge à l'époque contemporaine*. Jacques Deschamps fait en avant-propos une synthèse de l'évolution de cette relation si particulière allant du serment d'Hippocrate à l'adhésion du patient à une stratégie de soins. La préface de Pierre Colonna, directeur du siège de l'AP-HP, et de Patrice Guérin, conservateur des archives de l'AP-HP, rappelle la coopération de l'AP-HP avec l'université Paris 13 depuis plus de 12 ans. L'introduction de Richard Rechtman, directeur d'études à l'EHESS, psychiatre et anthropologue, porte le titre ambigu de *Relations sociales (pas) comme les autres ?* Il nous fait entrer dans la pensée levi-straussienne, très spécifique et très particulière, provoquant chez le médecin soignant expérimenté une sorte de malaise tant elle se situe hors de la réalité du terrain de nos civilisations et de nos cultures.

Dans un premier chapitre Joël Coste, médecin rhumatologue enseignant à l'université Paris-Descartes, fait part des sources des *consilia* en latin, puis des consultations médicales en français, écrites du XIII<sup>ème</sup> siècle au début du XIX<sup>ème</sup> siècle. Sa présentation est très bien documentée et les références nombreuses. Il distingue le "colloque singulier" évoqué pour la première fois par Georges Duhamel en 1935, d'avec le "colloque pluriel" du patient confronté à l'équipe soignante des visites d'hôpitaux. Les rapports monétaires n'étaient pas exclus de ces consultations au chevet du patient ou à distance, transmises par différentes voies, respectant ou non le secret médical. Après l'étude très intéressante de toutes ces lettres, l'auteur analyse la relation médecin-malade à l'époque moderne dans sa nature philosophique et psychanalytique. Il cite Michel Foucault qui décrit cette relation du "pouvoir médical" comme aliénante et dominatrice. Danielle Gourevitch forgea la notion de "triangle hippocratique" dans la relation entre la maladie, le malade et le médecin. L'auteur en fait une relation pentagonale entre la maladie, le médecin, le malade, mais aussi la thérapeutique et la structure sociale environnante. Les pratiques du "marché thérapeutique" sont à nouveau évoquées, ce qui montre l'importance du paiement des soins par le patient sous-tendant ainsi la non-dépendance de celui-ci vis-à-vis du système de soins. Puis l'auteur évoque les modèles "vertical" dans le paiement au service rendu et "horizontal" dans l'assistance, l'humanisme hippocratique, l'engagement empathique du médecin dans cette relation. Il reproduit ensuite deux documents dans leur intégralité, l'un extrait du recueil de consultations médicales du docteur Helvétius de 1727, l'autre de 1740 du docteur Jean le Thieullier.

Un deuxième chapitre, d'Isabelle Romero, maître de conférences à Paris-Sorbonne, concerne des consultations épistolaires: la correspondance de Geoffroy au début du

XVIII<sup>ème</sup> siècle. Ces consultations à distance, souvent sur recommandation d'un médiateur sont les premières manifestations de la télémédecine d'aujourd'hui. L'on pourrait plutôt parler d'avis médical tant les données sont parcellaires et transmises par un personnel ayant rarement les compétences. Toutes ces missives reflètent un code très spécifique entre le consulté, le consultant et son médiateur, sans oublier les relations de classes sociales et monétaires liant le tout.

Un troisième chapitre, de Stanis Perez, docteur de l'EHESS, chargé de cours à l'université Paris 13, traite de la correspondance du médecin de cour Henri Mathis, médecin de Charles Quint, décrivant le paludisme de son célèbre patient, pathologie peu connue à l'époque. Il traite également du journal de Jean Héroard scrutant la "santé" de Louis XIII, soit 11000 pages manuscrites pour un roi qui se portait plutôt bien et du journal de Vallot. Ces écrits témoignent plus d'une relation très particulière et souvent biaisée entre le médecin et son illustre patient et le besoin pour ces médecins de justifier leur présence par un regard "historique et responsable" dans une cour où la concurrence était drastique.

Un quatrième chapitre, de Marina Lemaire, juriste de formation, de la Ligue contre le cancer, exprime le ressenti d'elle-même atteinte de leucémie. Sa quête personnelle d'informations nous montre le désarroi de tout patient devant sa maladie incurable. Le "consentement éclairé" du patient ne laisse en fin de compte que peu de choix pour celui-ci et l'enferme dans un comportement obsessionnel et une relation particulière avec son médecin, le docteur Frousse.

Quatre chapitres suivent sur les relations des médecins et des malades dans le milieu hospitalier. Rieko Kasai, doctorante en histoire à Tokyo étudie les comptes de l'hôpital Saint-Jacques-aux - Pèlerins de Paris aux XIV<sup>ème</sup> et XV<sup>ème</sup> siècles. L'étude de ces comptes se limite à leur équilibre financier. Selon l'auteur cet hôpital aurait eu une comptabilité stable à la fin du Moyen-Âge, contrairement à bon nombre d'hôpitaux de Paris à la même époque. Élisabeth Belmas, professeur d'histoire moderne à l'université Paris 13, nous offre un article intéressant et détaillé dans un style fluide et clair sur la médecine militaire des XVII<sup>ème</sup> et XVIII<sup>ème</sup> siècles. La médecine militaire dans son organisation a été pionnière en matière chirurgicale et médicale. Pour l'essentiel Belmas décrit le contexte administratif des hôpitaux militaires, mixtes et thermaux. Si la "ceinture de fer" édifiée par Vauban au début du XVIII<sup>ème</sup> siècle dénombrait 50 hôpitaux militaires, leur nombre monte à 90 en 1781. L'offre de soins de ces établissements était très diversifiée. L'aménagement des locaux obéissait à un souci thérapeutique optimisé ainsi qu'à une hygiène stricte. L'admission et la gestion des patients se faisaient selon des protocoles bien établis, non seulement en fonction du grade mais aussi des critères médicaux et contagieux. Le chirurgien précédait le médecin et l'apothicaire dans une discipline sans faille. La relation médecin-malade obéissait au modèle dit "vertical symétrique" : au dévouement du corps soignant devait répondre une soumission totale du patient. Les épidémies étaient soigneusement détectées, les autopsies fréquentes car les corps non réclamés par les familles ne manquaient pas. L'hôpital militaire représentait un terrain d'expérimentations, source d'enseignement médical. Cette évolution de la médecine contribua à la notion de santé publique. Cette présentation est agrémentée d'une iconographie détaillée.

Serenella Nonnis-Vigilante, enseignante à l'EHESS et à l'École Polytechnique de Turin, par ses recherches faites dans la presse des XIX<sup>ème</sup> et du XX<sup>ème</sup> siècles montre le rôle de cette dernière dans les domaines de la santé publique, de la médicalisation et

de la laïcisation des institutions hospitalières. Elle a mis au jour toutes les maltraitances, négligences, abus des soignants vis-à-vis des hospitalisés. La professionnalisation, l'humanisation de l'hôpital ont pu être accélérées grâce au travail des journalistes. La presse en fait opposait le pouvoir laïc au pouvoir clérical. Des journaux comme *La Bataille*, *Le Jour*, *l'Humanité*, *Le Matin*, *Le Progrès*, *Le Radical*, *Le Soleil*, défendaient la laïcisation des hôpitaux de l'Assistance Publique. La loi du 15 juillet 1893 sur l'AMG mettait l'État dans l'obligation de créer des écoles d'infirmières laïques et s'opposait au pouvoir des religieuses notamment de l'Hôtel-Dieu de Paris. Tous ces journaux de l'époque dénoncent les excès d'une caste médicale omnipotente pouvant même selon le journal *Le XIXème siècle* pratiquer hystérotomies et ovariectomies qui auraient rendu stériles 2000 à 3000 femmes à Paris. Mme Nonnis-Vigilante nous fait découvrir d'une façon très vivante et détaillée de multiples articles de presse sur les relations médecin-malade à cette époque.

Anne Nardin, Conservateur en Chef du Musée de l'AP-HP, s'attache à mettre en évidence l'importance des institutions administratives hospitalières dans l'humanisation des hôpitaux au XXème siècle. En 1928 l'hôpital asile des pauvres est ouvert aux classes moyennes payantes. En 1945, avec la Sécurité Sociale, il est rendu accessible à l'ensemble de la population. Avec la suppression des salles communes et la notion de service public, et non plus d'assistance, se profile l'humanisation des hôpitaux. D'assisté, le patient devient demandeur d'un service avec la notion d'obligation de moyens qu'ils soient matériels, techniques, médicaux ou relationnels. Avec l'instauration du plein temps médical en 1958 par Michel Debré, les deux mondes de la médecine de ville et de la médecine hospitalière se sont progressivement détachés. La structure hospitalière a évolué avec ses codes qui lui sont propres, sachant que le libre choix du médecin par son patient n'existe plus, que l'anonymat est de règle et que l'hôpital est un lieu d'enseignement des internes. Il a fallu instituer la "Charte du malade hospitalisé" par Simone Weil en 1974 pour réinstaurer un état de droit dans les hôpitaux, suivie de multiples décrets et lois défendant les droits des malades qui deviennent des usagers.

Séverine Parayre, docteur en sciences de l'éducation de l'université Paris-Descartes, associe l'émergence du bien-être à celle de l'hygiène scolaire dès la fin du XVIIIème siècle. La médecine préventive entre dans les collèges prestigieux et les écoles militaires au XVIIIème siècle. Les médecins hygiénistes font entrer des mesures sanitaires dans les établissements scolaires. La préservation de la santé devient une préoccupation déterminante. Trois facteurs sont requis pour faire entrer médecins ou chirurgiens dans ces établissements : le nombre d'élèves, une demande venant du directeur ou de parents d'élèves, un lieu réservé aux soins. La variole connaît une forte résurgence au XVIIIème siècle et l'éviction de l'établissement était effective que ce soit à la Maison Royale de Saint-Cyr ou à Juilly. Au siècle suivant, lors d'épidémies de choléra ou de fièvre typhoïde, les pensionnaires étaient aussi renvoyés chez eux. L'établissement était valorisé par des critères sanitaires et préventifs et par la présence d'un médecin scolaire. Des ouvrages sont édités promulguant des notions d'hygiène publique et d'hygiène de la jeunesse scolarisée s'adressant d'abord aux milieux aisés. Les médecins hygiénistes revendiquent leur rôle à l'école. Ils sont consultés essentiellement lors d'épidémies, dans le contrôle de la salubrité des bâtiments, mais ne pratiquaient pas la vaccination contre la variole ni la détection des myopies. En fait les inspecteurs d'Académies visitaient les bâtiments et s'occupaient de la vie des élèves : propreté corporelle, alimentation, exercices physiques, infirmerie. Ce n'est qu'à partir de 1860 que les médecins voient leur rôle

changer. Victor Duruy, par la loi du 10 avril 1867, relative à l'enseignement primaire, favorise l'enseignement public et gratuit pour les enfants de 5 à 14 ans. Il instaure le certificat d'études primaires et l'implantation d'écoles de filles dans les communes de plus de 500 habitants. Par un arrêté de 1864 il crée des commissions d'hygiène composées de médecins et d'inspecteurs d'académies pour surveiller la salubrité des locaux et la santé des élèves. Les médecins deviennent les acteurs de la propagation de l'hygiène au sein du ministère de l'Instruction publique. Les épidémies de choléra et de fièvre typhoïde du début du XIX<sup>ème</sup> siècle ont favorisé leur ascension. L'école devient un instrument au service de l'hygiène publique. L'éducation en milieu scolaire passe à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle par l'hygiène et la prévention médicale engendrant des comportements responsables et acquis pour la vie.

Marc Dupont, directeur d'hôpital de l'AP-HP et chargé d'enseignement à la faculté de droit de Paris-Descartes traite de l'émergence de la "bienveillance" à l'hôpital. Cette notion émane du Code de la santé publique, loi récente de 2009. Elle laisse supposer une maltraitance au sein des hôpitaux. L'auteur cite de nombreux textes récents, de 1990 à nos jours. Sans entrer dans un excès de moralisation des relations, il conceptualise la notion de bienveillance par celles de bienfaisance, de bienveillance, de sollicitude, de protection, de reconnaissance sociale, de communication. La bienveillance promeut le " bien être" de l'utilisateur. Tous ces comportements s'opposent à la maltraitance prenant diverses formes : maltraitance physique, psychique, morale, matérielle, spoliation, non respect de l'individu et de l'intimité, violence médicamenteuse, négligence active et passive, violation des droits à la liberté de la personne, privation des droits civiques ou religieux. Toutes ces maltraitements n'apparaissent pas dans le Code pénal. De multiples directives ont été publiées et la judiciarisation des activités hospitalières montre l'inefficacité de l'éthique médicale actuelle et les dérives des comportements des personnels soignants reflet d'un recrutement inadapté de ces personnels.

Elisabeth Lepresle, médecin anesthésiste réanimateur des hôpitaux et docteur en philosophie, cherche à démontrer que la médecine actuelle a beaucoup à apprendre de la médecine hippocratique dans l'observation de la maladie et dans le désir impératif de ne pas nuire au malade. Claude Bernard développa la médecine expérimentale avec son corollaire l'information du patient. Molière décrivit si bien les difficultés de communication entre le médecin, son patient, et la famille de celui-ci. La recherche médicale a fait une discrimination entre les personnes considérées par la société comme de moindre valeur, tels les criminels, les condamnés à mort, les pauvres dont les corps seraient un bien public utile aux essais thérapeutiques. Au XVIII<sup>ème</sup> siècle l'expérimentation par inoculation est liée uniquement au statut social. Le consentement libre et éclairé du patient ne date que de la déclaration d'Helsinki de 1964 faisant suite au code de Nuremberg de 1947. Ces textes n'empêchèrent pas des expérimentations à grande échelle sur des populations non informées et non consentantes. La Déclaration universelle des droits de l'homme de 1948 a sans doute marqué les consciences, mais le consentement libre et éclairé du patient dans des procédures d'expérimentation n'a qu'une valeur relative. La loi du 20 décembre 1988 ne règle pas le problème des protocoles de recherche.

Yves-Marie Bercé, membre de l'Institut nous invite en conclusion à percevoir toute l'audace que représente la rencontre de spécialistes de disciplines les plus diverses. Il rappelle la notion hippocratique de ne pas nuire. Les avancées thérapeutiques les plus spectaculaires appartiennent à la médecine militaire de la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle. Dans la propagation de la vaccine anti-variolique, la recherche de réservoirs humains donna

lieu à des anecdotes assez infâmes en ce qui concernait des enfants. Hippocrate insistait également sur l'humilité du médecin et la convenance professionnelle face au patient, se détachant de la médecine "charlatanesque". Toujours selon Hippocrate le patient est tenu à certains devoirs envers son médecin : devoir de vérité et devoir d'obéissance. Le "colloque singulier" entre le médecin et son patient prend des formes très variées essentiellement selon le statut social. Les soins obéissent à des critères sociaux, quelle que soit l'époque évoquée. L'anonymat hospitalier a transformé considérablement les relations entre le patient et le corps médical. N'oublions pas le rôle des religieuses hospitalières sous l'Ancien Régime, qui, par leur compétence et leur compassion, assuraient un rôle médical important. De multiples instances, lois, directives de santé publique tentent de régler les relations médecin-malade dans les hôpitaux. Victor Duruy fut le promoteur de l'hygiène et de la prévention sociale. Les lois de 1928 puis de 1945 instituent les assurances sociales permettant aux classes moyennes la fréquentation des hôpitaux publics.

Anne Barjansky

**FANTINI Bernardino et LAMBRICHS Louise L.** (sous la dir.) - *Histoire de la pensée médicale contemporaine. Évolutions, découvertes, controverses*, Éd. du Seuil, 2014.

Publié sous la direction de Bernardino Fantini et de Louise L. Lambrichs, ce volume s'inscrit dans le fil du travail collectif, entrepris depuis 1995, de l'*Histoire de la pensée médicale en Occident* publié en 3 tomes, sous la direction de Mirko D. Grmek : Tome 1. *Antiquité et Moyen-Âge* (1995) ; Tome 2. *De la Renaissance aux Lumières* (1997) ; et Tome 3. *Du romantisme à la science moderne* (1999).

Les éditeurs auraient pu intituler ce nouvel ouvrage "Tome 4" tant son projet éditorial, sa structure même et la qualité des rédacteurs, s'apparentent pour beaucoup aux tomes précédents. B. Fantini et L. Lambrichs, qui furent les collaborateurs de Grmek, n'ont pas retenu cette appellation, en signalant simplement que ce nouveau livre fait partie "de la même série" que les trois tomes précédents. Cela se comprend : d'une part, le Pr Mirko Grmek, décédé en 2000, n'est plus le maître d'œuvre de cette nouvelle publication et, d'autre part, quinze années se sont écoulées depuis 1999, ce qui n'est pas rien !

À la fin du Tome 3, en 1999, Grmek avait signalé la difficulté de traiter de l'histoire de la médecine au XX<sup>ème</sup> siècle : "Si l'on peut énumérer, cataloguer et décrire les réalisations du XX<sup>ème</sup> siècle, il est difficile, voire impossible, de les soumettre à une véritable analyse historique. Nous sommes arrivés au point où les récits de batailles sont faits par les combattants eux-mêmes et où les idées nouvelles et les découvertes sont expliquées par ceux qui les ont, sinon imaginées et réalisées, du moins vécues plus ou moins directement. Pour ce passé encore réellement présent, la distance historique nous fait défaut". Quinze ans se sont donc écoulés... et l'*Histoire de la pensée médicale contemporaine*, qui vient de paraître, permet d'atténuer partiellement les craintes exprimées par Grmek. Nous avons en effet entre nos mains 26 textes de nature variée, rédigés par des auteurs de divers pays occidentaux (Italie, France, USA, Grande-Bretagne...), choisis pour la qualité de leurs travaux dans leur domaine respectif. L'ensemble offre un panorama passionnant des avancées médicales les plus marquantes du XX<sup>ème</sup> siècle, complété par une synthèse circonstanciée de l'évolution de la pensée médicale (avec de nombreuses références anglo-saxonnes, mais aussi françaises et italiennes) et une liste non exhaustive des questions toujours d'actualité en ce début du XXI<sup>ème</sup> siècle. Ces

approches, complémentaires entre elles, expliquent le sous-titre : “Évolutions, découvertes, controverses”.

Sans avoir la prétention de mentionner ici l'ensemble des sujets abordés dans ce livre de plus de 530 pages (dont 40 pages de bibliographie), nous présenterons ci-dessous quelques thématiques qui ont attiré notre attention en première lecture : Les avancées médicales les plus marquantes du XX<sup>ème</sup> siècle, sont traitées dans un bel article de Jacalyn Duffin intitulé *Les avancées médicales au XX<sup>e</sup> siècle et le prix Nobel*. Ce texte a le mérite de ne pas présenter les lauréats du Nobel (de Médecine, mais aussi de chimie et de physique) de manière chronologique – ni accessoirement par nationalité... –, mais par thèmes, avec en particulier : les nouvelles techniques de *visualisation* (depuis les rayons X de Röntgen, premier lauréat du Nobel de physique en 1901, jusqu'aux techniques de “visualisation de structures que l'on n'avait même pas imaginées jusqu'alors”, comme la cristallographie ouvrant la voie au décodage de la double hélice de l'ADN, ou encore l'évolution récente des techniques d'imagerie médicale), l'*extension de la théorie microbienne* (virologie, prions...), les découvertes concernant le *métabolisme* et la *génétique* (présentées sous la forme de deux tableaux très instructifs), les *avancées thérapeutiques* (hormones, vitamines, antimicrobiens, transplantation de rein et de moelle osseuse...), etc. L'histoire des maladies est traitée par ailleurs dans deux articles synthétiques, portant respectivement sur les *Maladies dominantes*, par Joël Coste, et les *Maladies émergentes*, par Bernardino Fantini.

L'évolution de la pensée médicale est abordée dans plusieurs articles : *Maladie et santé : concept et représentation*, par Rachel Ankeny, où la définition de la santé par l'OMS en 1946 comme un “état complet de bien-être physique, social et mental (qui) ne consiste pas seulement en une absence de maladie ou d'infirmité” est critiquée au regard des réflexions de divers auteurs tels que Canguilhem (“La bonne santé, c'est pouvoir tomber malade et s'en relever, c'est un luxe biologique”) et d'autres spécialistes, notamment anglo-saxons. Signalons également un texte de Fabrizio Rufo sur *La bioéthique entre histoire et problèmes* où, à côté d'autres sujets d'actualité (comme le contrôle des naissances ou les questions éthiques relatives au clonage), l'*évolution du concept de mort* est analysée de manière très éclairante, en lien avec les progrès de la réanimation et les besoins d'organes pour les transplantations : les notions de “mort cérébrale” ou de “coma dépassé” ont désormais tendance à supplanter la notion classique de “cessation d'activité des organes liés à la vie biologique”.

Citons également : *l'Histoire récente de la chirurgie*, par Thomas Schlich, les avancées de la *Pharmacodynamie*, par François Dagognet, *Informatique médicale et médecine informatisée*, par Ferdinand Dhombres, *Les approches thérapeutiques des maladies mentales*, par Andrea Contini, etc. L'intrication entre les pratiques médicales et les questions de société est également évoquée à travers plusieurs textes très documentés tels que *La dimension populationnelle de la médecine*, par Alfredo Morabia, *Les systèmes de santé : l'économie politique de la santé au XX<sup>ème</sup> siècle*, par Giovanni Berlinguer, ou encore *Les effets de la globalisation sur la santé individuelle et collective*, par Jan Sundin.

Les lecteurs de cet ouvrage découvriront enfin, avec beaucoup d'intérêt et aussi une certaine émotion, la reprise du dernier texte de Mirko D. Grmek, intitulé *La troisième révolution biologique*, qui était paru de son vivant dans la *Revue médicale de la Suisse romande* en 1999. Le Pr Danielle Gourevitch, qui en avait revu la traduction en italien (publiée le matin du 5 mars 2000, quelques heures avant le décès de Mirko D. Grmek,

sous le titre de “La terza rivoluzione scientifica” dans le journal milanais, *Il Sole : 24 Ore*) en avait fait l’analyse suivante : “Dans le cadre de ses études sur le problème des révolutions scientifiques en médecine, Grmek y défendait des idées brillantes mais controversées sur l’information en biologie, notion caractéristique de ce qu’il appelle la troisième révolution scientifique (après la démarche fondatrice d’Hippocrate en Grèce ; la première révolution, au XVII<sup>ème</sup> siècle en Occident, qui introduit la mesure en médecine ; et la deuxième révolution, au XIX<sup>ème</sup>, fondée sur l’expérimentation). Cette révolution, que nous vivons actuellement, c’est la découverte des bases “informatiques” de l’organisation biologique, qui fait aujourd’hui la une des journaux les moins scientifiques. La vie est information, dans la mesure où existent un message, un code permettant de le déchiffrer et un dispositif pratique pour l’activer ; ou, si l’on préfère, une combinaison de matière, d’énergie et d’information” (Danielle Gourevitch, “Mirko Grmek (1924-2000)”, *Revue d’histoire des sciences*, 2000, Tome 53 n°3-4. pp. 617-622).

Pour toutes ces raisons, l’ouvrage qui vient de paraître aux éditions du Seuil mérite notre attention. Situé à l’interface entre l’histoire et la philosophie de la médecine, ce livre, qui aurait pu s’intituler “Une *histoire vivante* de la pensée médicale contemporaine”, est à bien des égards impressionnant par sa nature, par la somme des informations qu’il apporte, par son actualité, par la qualité de sa réalisation et par le choix des auteurs. Il apparaît dès à présent comme un ouvrage de référence, incontournable pour tous ceux qui s’intéressent de près ou de loin à l’histoire de la médecine au XX<sup>ème</sup> siècle et aux tendances actuelles de la pensée médicale.

Philippe Albou

**LEFEBVRE Thierry & RAYNAL Cécile** - *Les métamorphoses de Tho-Radia : Paris-Vichy*, Paris, Glyphe, 2013, 200 p.

Sur une période assez courte, 1910-1937, la popularité de la radioactivité en France puis dans le monde, son caractère mystérieux, miraculeux quoique invisible, son potentiel énergétique supposé, vont être à l’origine de son utilisation dans beaucoup de produits cosmétologiques ! Les auteurs ont examiné les dépôts de marque réalisés entre 1927 et 1934 et en ont recensé une centaine évoquant de près ou de loin la radioactivité ! Peut-être que tous n’en contenaient pas mais, ce qu’il y a de certain, c’est qu’évoquer ce thème était un argument publicitaire... Ce chiffre est d’ailleurs à rapprocher des 200 000 objets ou préparations contenant du radium recensés entre les deux guerres !

Dans les années 1930, un laboratoire parisien, Tho-Radia, formule des produits cosmétiques à base de thorium (pourtant garanti sans effet radioactif !) et de radium, “selon la formule du docteur Alfred Curie”. La légitimité des prix Nobel est évidemment utilisée par l’utilisation de ce prête-nom. Le docteur Alfred Curie (né en 1873) a réellement existé ! Il dépose déjà une marque en 1930 “la Crème Radio-Thorium” puis en novembre 1932 la marque Tho-Radia. Remarquons que l’utilisation d’un prête-nom célèbre (cela sera le cas avec le nom de Pasteur) était assez habituelle. Le pharmacien responsable est Alexis Moussalli (né en 1894 au Caire). Le slogan d’une publicité agressive affirme que “la science a créé Tho-Radia pour embellir les femmes. À elles d’en profiter. Reste laide qui veut !”. Tho-Radia publie en 1935 un *Dictionnaire médical et pratique des soins de beauté*. Dans ce texte un certificat de radioactivité provenant du laboratoire de recherches scientifiques en atomistique de Colombes, et daté de 1932, confirme “la présence réelle du radium” qui ne diminuera “que de moitié au bout de seize siècles !”.

À la fin des années 1930, thorium et radium vont disparaître des compositions de la gamme qui va plutôt évoluer, après guerre, vers des produits de beauté s'éloignant de la cosmétologie médicale (rouge à lèvres, eau de Cologne). En effet, à partir du Codex de 1937, thorium et radium sont inscrits au tableau A. La "cosmétologie radioactive" Tho-Radia n'aura duré qu'environ cinq ans! Les auteurs ont recherché les réactions dans le milieu médical et les cosmétiques radioactifs précurseurs à Tho-Radia : crème Activa (1910), crème Rador (1915, Londres), crème Ramey (1919), les produits de beauté radioactifs Radiumelys (1926) et la crème Alpha-Radium (1932). Après 1937, la gamme de produit ne change pas de nom, les publicités sont presque identiques, mais n'allègent plus la présence bienfaisante du thorium et du radium ! Et cela fonctionne avec deux arguments de vente : seul le pharmacien est habilité pour vendre ces cosmétiques et la publicité est importante dans les journaux féminins...

Mais les auteurs s'intéressent surtout à la société Secor chargée d'exploiter la marque Tho-Radia. Ils ont traqué les archives pour essayer de dénouer les imbroglio juridiques, financiers et parfois politiques sous-jacents. Cela va les faire côtoyer le fameux Stavisky ! Puis l'aventure continue pendant la guerre en se délocalisant à Vichy. Les tentatives d'"aryanisation" de l'entreprise seront contrariées par l'intervention de la légation suisse (où s'étaient réfugiés les sociétaires de nationalité suisse). Malgré quelques règlements de compte entre actionnaires à la Libération, la marque se maintient toujours ; au début des années 1950, le produit phare est le rouge à lèvres Tho-Radia "Colloïdal 1301" qualifié d'"onctueux, tenace et luminescent". Après la mort en 1955 du pharmacien gestionnaire Alexis Moussalli, sa succession sera source de conflits et d'erreurs commerciales. La marque va périlcliter et sera reprise en 1962 par les laboratoires Lafarge pour disparaître en 1968.

Cette enquête historique minutieuse, bien documentée, se lit comme un roman. Elle a le grand intérêt de nous faire découvrir un épisode méconnu de la cosmétologie : la cosmétologie radioactive.

Jacques Chevallier

**MABIN DE CHENNEVIÈRE Yves** - *Portrait de l'écrivain en déchet*, éd. du Seuil, 2013, prix Jean Bernard 2013 décerné par l'Académie Nationale de médecine.

L'auteur se définit comme chrétien, diplomate au Quai d'Orsay, diplômé, privilégié et avant tout écrivain, engagement justifié par la vingtaine de romans, nouvelles, récits et poèmes écrits durant quarante ans. Ce dernier récit est dédié au corps médical sans qui, écrit-il, son corps serait mort. Le titre est provocateur.

C'est une *hostobiographie*, réplique de celle publiée par Alphonse Boudard en 1972. Celle-ci décrit le corps médicalisé, avec des emprunts au suivi personnel de l'observation clinique et thérapeutique. Le livre relate avec lucidité l'expérience de la maladie, la douleur morale liée au handicap qui crée la dépendance et la dépréciation de ce corps en faillite, amputé du dedans, morcelé, menaçant de faire perdre son identité à l'âme qui l'habite. Au milieu de la vie de l'auteur survient une infection streptococcique devenue rare, l'endocardite d'Osler, qui lui détruit les valves aortiques, nécessitant la pose rapide à cœur ouvert d'une prothèse. Début du traitement anticoagulant. Vingt ans après, il est victime d'un AVC qui le rend hémiplégique gauche. Il peut donc parler, lire, écrire, écouter de la musique, mais la gêne motrice lui fait découvrir les auxiliaires de vie pour les actes les plus triviaux du quotidien et le courage nécessaire pour poursuivre, malgré l'épuisement qu'elle entraîne, la rééducation de l'hémicorps amputé. Le moindre geste exige temps, effort et concentration de tout l'être.

Écrit d'une plume légère sachant manier l'humour, on accompagne l'auteur devenu un invalide zigzaguant dans son fauteuil roulant le long des couloirs des hôpitaux et centres de kinésithérapie. Le geste le plus élémentaire demande un temps fou. Allongé le jour et la nuit durant les insomnies, les souvenirs émergent avec leur cortège d'émotions et de joies quand le corps était intact, libre de toute entrave, toujours prompt à réagir. L'auteur se félicite d'avoir bénéficié des soins de vrais grands patrons d'hôpitaux parisiens, bien éloignés des mandarins caricaturés d'autrefois. "La preuve de la grandeur d'un *patron* est donnée par l'atmosphère de son service et la qualité de ses collaborateurs, comme s'ils bénéficiaient d'une transfusion professionnelle, intellectuelle et spirituelle de leur patron". Il leur attribue même la grâce, qui est le pouvoir d'un être de "manifester la mystérieuse conjonction d'un talent, du plaisir harmonieux à l'exercer, d'en rendre d'autres que soi bénéficiaire". Sa reconnaissance au personnel soignant majoritairement féminin lui suggère un bel éloge, qui mérite d'être cité : "Mon corps était entre les mains de femmes et se félicitait de ce privilège sexiste ; dès leur naissance, les hommes n'appartiennent-ils pas aux femmes, au féminin, et ne le restent-ils pas jusqu'à leur disparition ? Elles les enfantent, nourrissent, soignent, supportent, rassurent, consolent ; elles entretiennent leurs illusions, suscitent leurs rêves ; elles les maîtrisent en feignant de leur être soumises ; elles les aiment. Quand ils meurent, elles les habillent, pleurent, regrettent ; elles leur pardonnent infidélités, indécidesses, elles ne les ont pas remplacés, elles les maudissent à certaines heures de la nuit quand elles sont trop seules ; si elles subissent leur médiocrité, pâtissent de leur faiblesse brutale, de leur stratégie de domination forcée, elles se daubent d'eux, les utilisent, les flattent, les valorisent, les applaudissent, les manipulent, satisfont leur vanité. Mais elles les aiment. Vraiment. Plus et mieux qu'ils ne les aiment. Malade, l'homme plus qu'aucun autre est le bénéficiaire de leur bienveillance, de leur générosité sincère".

Défilent aussi dans le champ de la conscience engourdie les relations familiales, la généreuse adoption simple d'un Camerounais, des écrivains amis, Gilles Deleuze, le talentueux philosophe, contraint de se suicider en 1995 pour ne plus supporter d'asphyxier, Julien Gracq, l'amateur des grands chemins et Émile Cioran dont le pessimisme lucide et hilarant a sombré dans l'Alzheimer à l'hôpital Broca. Quelques aphorismes, selon le mode ancien, ponctuent le texte jamais ennuyeux, ni morbide par la magie de l'écriture : "L'infirmité à l'hôpital rend la pudeur incongrue, ne rend pas impudique l'impudeur ; l'expérience de la douleur protège de tous les désagréments qui ne l'égalent pas ; je suis trop fier pour être vaniteux ou la raison n'éclaire bien que si la déraison a allumé la mèche". Et cet autre sentence attribuée à Julien Gracq, "les hommes politiques européens ont trop souvent le tort de négliger l'histoire". Livre sincère et de bonne foi, comme l'annonçait Montaigne au seuil de ses *Essais*, il est instructif et mérite d'être lu par tout médecin, surtout les plus jeunes. En plus de la science et des innovations biotechniques qui leur sont inculquées, ils y découvriront les attentes du malade dans le "savoir écouter, être, dire ou ne pas dire" qui fonde la relation humaniste entre soignant et soigné, de grande vertu thérapeutique.

Jacques Battin

**CARROLL Sean B.** - *Brave Genius, a scientist, a philosopher and their daring adventures from the French resistance to the Nobel Prize*, Crown published, New York, 2013 (ISBN: 978-0-307-95233-2.)

Albert Camus et Jacques Monod, nés à trois ans d'écart, ont traversé leur époque, de la Résistance au prix Nobel, avec le même éclat et la même communauté de pensée. Il

était inévitable qu'ils se rencontrent, et que naissent entre eux une amitié et une estime réciproque. Pourtant personne jusqu'à présent n'avait eu l'idée de mettre leur vie en parallèle. C'est pourquoi, bien que ce livre soit publié en anglais, il semble utile de faire la recension de cet ouvrage, écrit par Sean C Carroll, professeur de biologie moléculaire et de génétique à l'Université du Wisconsin. Une femme lui fut d'une grande aide pour rassembler les documents témoignant des relations entre ces deux hommes : Geneviève Noufflard - fille des peintres André et Berthe Noufflard - qui avait étroitement collaboré avec Jacques Monod pendant la Résistance.

C'est en 1948 que Monod et Camus se rencontrent pour la première fois, à l'occasion d'un article écrit par Monod et publié dans le journal *Combat*, co-dirigé par Camus à l'époque. Jacques Monod y dénonçait le lysenkisme, théorie pseudo-scientifique régnant en Union Soviétique depuis 1938 et condamnant les lois de Mendel, la théorie chromosomique de l'hérédité comme des hérésies bourgeoises. En France, où beaucoup de scientifiques étaient d'obédience communiste, comme Marcel Prenant par exemple, cette "science idéologique" embarrasse sérieusement. Pour Jacques Monod, qui avait adhéré au sortir de la guerre au parti communiste, pas question de louver. Sa condamnation est sans appel : "Comment Lyssenko a-t-il pu acquérir assez d'influence et de pouvoir pour subjuguier ses collègues, conquérir l'appui de la radio et de la presse, l'approbation du comité central et de Staline en personne, au point qu'aujourd'hui la vérité dérisoire de Lyssenko est la vérité officielle garantie par l'État que tout ce qui s'en écarte est "irrévocablement banni" de la science soviétique ?". Il quitte le PC, au moment même où Camus, travaillant à son prochain livre, *l'Homme révolté*, condamne les deux totalitarismes. Une amitié naît entre eux. Monod convie Camus à dîner, avec Melvin Cohn un post-doc étatsunien alors dans son laboratoire, ainsi qu'avec le grand organiste aveugle André Marchal. Par la suite, on retrouve entre eux une correspondance. Camus lui dédicace ses livres. Pour les *Actuelles chroniques 1944-1948 : A Jacques Monod, sur un même chemin, fraternellement*. Quand *l'Homme révolté* paraît, en 1951, la dédicace de Camus à Monod est encore plus éloquent : *A Jacques Monod, cette réponse à nos questions*.

En 1956, alors que Camus proteste contre l'invasion de Budapest par les troupes soviétiques, Monod réussit, à grand'peine, à faire sortir la biologiste Agnès Ullmann de Hongrie. L'année suivante, le prix Nobel est attribué à Camus qui, en l'apprenant note dans son journal "un étrange sentiment de pression et de mélancolie. Monod lui écrit pour le féliciter. Camus y répond aussitôt : "Mon cher Monod, J'ai mis de côté pour un moment le bruit de ces derniers temps afin de vous remercier du fond de mon cœur pour votre lettre chaleureuse. Le prix inattendu m'a laissé plus de doute que de certitude. Au moins, j'ai l'amitié pour m'aider à faire face. Moi qui me sens solidaire avec beaucoup d'hommes, ne ressens de l'amitié que pour quelques-uns seulement. Vous êtes l'un d'entre eux, mon cher Monod..."

En 1970, dix ans après la mort d'Albert Camus dans un accident de voiture, Monod publie *Le Hasard et la Nécessité*. Le livre, qui rejette dos à dos les spiritualistes et les positivistes, a un grand retentissement. Y sont insérées deux épigraphes, l'une attribuée à Démocrite : *Tout ce qui existe dans l'univers est le fruit du hasard et de la nécessité* ; l'autre est empruntée au *Mythe de Sysiphe*. Car le scientifique comme l'écrivain éprouvent le désir, dans un monde sans Dieu régi par l'absurde, de trouver une morale humaine, où l'homme puise son bonheur dans le simple accomplissement de sa vie : *il faut imaginer Sysiphe heureux*.

Aujourd'hui, en 2014, dans un monde qui se cherche, que reste-il de leurs idées, de leur éthique ? Le livre de SB Carroll, à l'aide d'indices minutieusement collectés rend bien compte de la communauté de pensée des deux hommes et des échanges qu'ils ont pu avoir. On y trouve aussi des reproductions de documents : fausses cartes d'identité d'Albert Camus, d'Odette et de Jacques Monod (nom de guerre : *Malivert* dans les FFI). Mais ce livre de 576 pages retrace surtout les événements qui se sont produits en France au cours de l'Occupation, puis après la Libération. Il le fait avec un luxe de détails qui conviennent sans doute à de jeunes lecteurs américains, mais qui paraissent superflus pour ceux qui y cherchent les liens entre ces deux hommes *trempez* par la Résistance. Dans l'analyse que fait de ce livre l'historien des sciences Steven Shapin, qui réévoque la France de Vichy (Maurice Chevalier, Edith Piaf et Coco Chanel...), l'idée est séduisante, mais il n'y trouve que 28 pages véritablement dédiées aux relations entre ces deux êtres à la vie fulgurante. On aurait presque envie de continuer...

Simone Gilgenkrantz

**BEDEL Maurice** - *Journal de guerre 1914-1918* Préface de Philippe Claudel. Paris, Tallandier, Octobre 2013.

La sortie de ce Journal d'un médecin exerçant pratiquement en permanence avec les troupes de l'avant va nous permettre d'apprécier un écrivain parfois saisissant dans la relation qu'il fait des combats sur des fronts particulièrement durs comme ceux de la Marne, de l'Aisne et des Vosges. Ses descriptions sont d'un réalisme à vif faisant penser aussi à son adversaire de l'époque Ernst Jünger dans les notes poétiques qui peuvent surgir dans son récit.

Son séjour au Maroc lui laisse des souvenirs fascinants sur ce pays où l'hostilité peut surgir à tous moments et cela lui vaut de subir en janvier 1917 un vrai déluge alors qu'un de ses amis encore soldat dans les Vosges lui écrivait : "*Il pleut ... Il pleut... passez-nous votre excédent de soleil, nous vous enverrons de la pluie en échange*". Les combattants ennemis du Maroc s'organisent bien et reçoivent désormais des explosifs qu'ils utilisent bien ! Et le 30 janvier, suite aux pluies incessantes torrentielles, il voit son abri s'écrouler et en voulant le réparer, Bedel se fait une déchirure majeure de la cuisse et quitte Aïn Leuh pour Meknès et c'est l'évacuation où l'observateur poète reprend vitalité par ses descriptions de sites enchanteurs. Puis, c'est le retour vers l'hôpital 108 comme patient ! Et, ensuite, il rejoint le groupement des brancardiers du 21ème corps d'armée retrouvant la terre française dévastée par l'industrialisation de la guerre. Et c'est à nouveau Soissons et ses alentours. Le Moulin de Laffaux nous apporte sur son poste de secours cette réflexion : "Une boucherie ? Non. Un abattoir" et encore ...

"Mais, Dieu ! Soudain dans quel pays entre-t-on ?

La route cesse d'être une route.

L'herbe cesse d'être de l'herbe

La terre cesse d'être de la terre.

L'air cesse d'être de l'air.

La vie cesse.

On est au pays mort des Champs d'Entonnoirs..."

Les civils ? "Les femmes ont mis sur elles ce qu'elles ont de plus beau, et le spectacle est saisissant de ces filles et de ces vieilles femmes traînant dans la poussière des routes leurs robes de soie et leurs souliers vernis." Les paysages ? "La poussière [à Soissons] a mis le pays comme les hommes à sa livrée, qui, comme chacun sait, est de cette teinte indéfinissable que l'on appelle "gris poussière".

Ce *Journal* est une fresque effroyable sur les vies criblées, les attentes, les incohérences du massacre. “Ce n’est pas sur un champ de bataille qu’il sied de méditer sur la guerre... ces cadavres pitoyables vous enlèvent toute liberté de jugement”, écrit Bedel le 26 octobre 1917. Pourtant, Bedel est bien lucide des insuffisances de l’Etat-Major français. Il vivra en direct le “Friedensturm” du 30 mai 1918 et le recul organisé des troupes alliés permettant aux Allemands de passer même la Marne ! Puis, c’est l’ultime contre-offensive avec l’écrasement des Allemands avec, malgré tout, en octobre la grippe espagnole qui décime terriblement dans les rangs de la VIIème armée et aussi de son corps médical.

Reste aussi quelques remarquables photographies et les pages du onze novembre 1918 ainsi que les récits d’occupation avec l’exemple de Saint-Avoid. Voila le parcours assez remarquable du médecin aide-major Bedel qui finira médecin-major de 2ème classe avec la Légion d’honneur et la croix de guerre avec palme. “Trois blessures, ça vaut bien la croix ! lui écrit son Colonel (Naulin) Et vous pourrez au moins dire que vous ne l’avez pas ramassée dans l’antichambre d’un ministre.” Un *Journal* vraiment étonnant d’un écrivain-né qui, d’ailleurs, aura un prix Goncourt bien mérité en 1927.

Alain Ségal

### Présentation de thèse

**BOYER Anne** - *Une famille de libraires-imprimeurs : les d’Houry*, EPHE, mars 2014

Cette thèse de doctorat de l’EPHE, mention “Histoire, Textes et Documents”, sous la direction de Frédéric Barbier, est consacrée à une famille de libraires-imprimeurs : les d’Houry, spécialisés dès la fin du XVIIème siècle en livres de médecine. Ils ont exercé à Paris entre 1649 et 1790, deux dates phares : la Fronde et la Révolution française. Grâce aux appuis de la famille Le Tellier, ils ont obtenu le privilège de l’*Almanach royal*, ce qui leur a valu de multiples procès familiaux et corporatifs. Bien qu’établis libraires depuis 1649, les d’Houry ne purent obtenir une imprimerie qu’en 1712, en raison des nombreuses limitations corporatives. Ce travail met en valeur la généalogie de la famille, son *modus vivendi* d’après les inventaires après décès, et ses nombreuses alliances nouées, trouvées dans les contrats de mariage. Notre thèse étudie la production éditoriale des d’Houry en relation avec son contexte corporatif, historique et sociologique. Nous avons par ailleurs examiné les démêlés concernant l’*Almanach*. Ce travail met en valeur la place des femmes au sein du métier : en effet, les épouses d’Houry ont su maintenir et continuer le labeur de leurs époux envers et contre tout. En 1790, la maison d’Houry fit une faillite retentissante, due à plusieurs facteurs : ambition du mari de la dernière de la lignée, malversations des libraires Lagrange et Guillot. Après son divorce et malgré un second mariage désastreux, Anne-Charlotte d’Houry ne put conserver le commerce de la famille. Toutefois, elle disposait lors de son décès d’une fortune comparable à celle de la petite aristocratie parisienne.

**Exposition** : *Scritto nelle ossa. Vivere, ammalarsi e curarsi a Roma in età imperiale*, a cura di Paola Catalano, Gino Fornaciari, Valentina Gazzaniga, Andrea Piccioli, Olga Rickards, Museo della Via Ostiense, 19 dicembre 2013-30 aprile 2014.

Du 19 décembre 2013 au 30 avril 2014 est visible à Rome au Musée de la Via Ostiense une exposition sur l’histoire de la santé à Rome à l’époque impériale où le matériau de base est l’os humain. Les responsables auteurs du petit catalogue ici signalé sont P. Catalano, archéologue-anthropologue (Soprintendenza Speciale per i Beni Archeologici di Roma), Gino Fornaciari, paléopathologiste (Storia della Medicina, Università di

## ANALYSES D'OUVRAGES

Pisa, Valentina Gazzaniga, professeur d'histoire de la médecine (Università La Sapienza, Roma), Andrea Piccioli, spécialiste des tumeurs et Olga Rickards, paléogénéticienne. Les grands travaux urbains et ferroviaires autour de Rome ont favorisé des découvertes de grandes sépultures et nécropoles, de l'époque impériale en particulier, qui ont fourni une documentation bio-archéologique éclairant de documents longtemps ignorés le type de vie et l'état de santé des populations de l'époque. Non seulement un énorme matériel inédit est ainsi révélé, mais encore sont mises en jeu des méthodes sinon totalement nouvelles du moins jusqu'à présent peu appliqués sur les restes humains historiques. Ces travaux croisés avec des recherches historiques plus traditionnelles ont permis aussi des découvertes sur les traitements médicaux et chirurgicaux de certaines maladies et traumatismes, et la biologie moléculaire (Dipartimento di Biologia dell'Università degli Studi di Roma, Tor Vergata) aura aussi son mot à dire, notamment sur l'alimentation de ces populations de niveaux sociaux variés : en effet six zones sépulcrales sont prises en considération : près de la Prénestine, le site du Quarto Capello del Prete, non loin de la ville antique de Gabies ; moins loin du centre de Rome, la grande nécropole Collatina (entre la Via della Serenissima et la Via Basiliano) et, à environ 1 km 500 de la Porte majeure la nécropole du quartier de Casal Bertone, entre la Prénestine et la Tiburtine, proche d'une fullonique quasiment industrielle ; le long de la Tusculane, tout près de la Villa dei Settebassi, le cimetière de l'Osteria del Curato ; au sud, près de la Via Cristoforo Colombo, le sépulcre de Via Padre Semeria, proche des Murailles auréliennes ; et enfin au Sud-ouest, non loin de la ville antique d'Ostie, dans une zone de collines sablonneuses, la nécropole de Castel Malnome. Bien illustré (les photos sont petites mais d'excellente définition et se laissent donc agrandir), le petit livre passe en revue paleodémografia, osteometria, indicatori di condizioni di vita, analisi degli isotopi, indicatori di stress occupazionali, paleopatologia (lesioni traumatiche ; fratture ; patologia articolare ; artrosi ; malattie infettive, metaboliche, tumorali e congenite), storia della medicina e patologia dell'osso, rituale funerario della cremazione. Une invitation au voyage et à la réflexion historique.

Danielle Gourevitch